Document généré le 12 juil. 2025 06:24

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Garder l'oeil ouvert

André Major, *L'oeil du hibou. Carnets 2001-2003*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2017, 234 pages

Philippe Girard

Volume 11, numéro 3, été 2017

URI : https://id.erudit.org/iderudit/85818ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)
1929-5561 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Girard, P. (2017). Compte rendu de [Garder l'oeil ouvert / André Major, *L'oeil du hibou. Carnets 2001-2003*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2017, 234 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *11*(3), 22–22.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

GARDER L'ŒIL OUVERT

Philippe Girard
Écrivain, artiste professionnel

André Major
L'œil du hibou. Carnets 2001-2003
Montréal, Les éditions du Boréal, 2017, 234 pages

André Major écrit tel un penseur contemplatif, se faisant l'interprète de la nature visible autrement retranscrite à l'aide des phrases de son paysage intérieur. On pourrait facilement croire que pour un écrivain, l'écriture de ses carnets représente une entreprise proprement personnelle, un parcours intime ne réalisant qu'un exposé singulier de la vie d'un homme solitaire, mélancolique et sensible, et n'offrant qu'une exhibition de soi au lecteur tenu en spectateur. Pourtant il n'en est rien, car ce dernier y trouvera la reconnaissance d'une véritable existence humaine. Comme le rappelait l'écrivain dans ses précédents carnets, toute entreprise littéraire qui s'appuie sur l'authenticité de son être, sert à faire « danser la petite lueur d'une vérité commune, car ce qu'il y a de vrai pour soi peut l'être pour son semblable. »

L'œil du hibou se concentre sur une courte période : le début du siècle, de 2001 à 2003, où l'auteur prend pleinement conscience d'une vieillesse qui pénètre son corps et ses pensées. Le hibou, dit-il, se réfère au totem qui lui fut attribué lors de son intronisation chez les scouts dans sa jeunesse. La reprise symbolique de cet animal exprime ici son entreprise : haut perché en forêt et prenant des airs philosophiques, André Major « garde l'œil ouvert, comme si le spectacle quotidien du monde pouvait encore lui apporter matière à réflexion ». Il ne s'agit pas d'une critique, plutôt un exposé ; non pas une analyse, mais une perspective. L'écrivain reprend tout ce qu'il voit et vit, retransmettant son expérience du monde dans une écriture fragmentée et libérée. Voyant « large et loin », il reprend les mots de l'écrivain Ramuz en précisant tendre vers « la sensation pure ; peindre le compliqué avec des mots très simples, ne pas décrire, mais évoquer ».

Il nous montre comment résister au jour. Il propose un souffle, ce que j'appellerais la « respiration de l'écrivain », avec l'importance de « l'errance », de « l'oisiveté » et de la « rêverie », thèmes récurrents, puisque ce n'est que de cette façon qu'il arrive à être « vaguement conscient que petite serait une vie où il serait impossible de rêver. » Grande est l'existence de l'homme qui puise dans ses souvenirs d'enfance tout le réel indicible qu'il avait jadis tant de facilité à ressentir, et que maintenant il ne retrouve que dans la « sauvagerie originelle qui, plus que n'importe quoi d'autre, irrigue le langage, lui donnant sa chaire et son souffle. » La promenade est vitale, prédisposant l'état du rêve éveillé, agissant telle une « hygiène de l'esprit ». Il énonce donc régulièrement ses périodes de marche en campagne, puisque la plupart des trois années de ces carnets se déroulent au creux du paysage laurentien de La Minerve, au chalet qu'il possède. Vagabond solitaire, il s'enfuit comme Hermann Hesse, dit-il, dans un paysage qui lui redonne « le sentiment salvateur de la beauté et le désir d'en témoigner. »

Il s'agit d'un dialogue dénué de fiction où par exemple on marche avec l'auteur autour d'un lac des Laurentides, réfléchissant au devenir des livres et de la littérature tout en pensant à ce qu'il faudra cuisiner pour le souper. C'est simple, agréable et tout sauf banal.

Le livre rassemble maints fragments de proses où chaque coupure témoigne de moments effeuillés par les hachures du temps. Ces nombreuses interruptions résultent de sa pratique de l'écriture, dont la brièveté prend toute son importance dans la mesure où la pureté du langage ainsi élaborée sert parfaitement la complexité des émotions vécues par l'homme. Cette liberté d'un récit discontinué lui est douce et primordiale. Son art littéraire arrive à donner de la clarté. On peut ressaisir les propos de Virginia Woolf diariste : l'écriture prend ainsi une « forme assez transparente pour refléter la lumière de notre vie. » Le peu dit, mais « bien dit », permet souvent de révéler de grandes réalités. De plus, les carnets proposent un rapprochement du lecteur avec la figure de l'auteur. Il s'agit d'un dialogue dénué de fiction où par exemple on marche avec lui autour d'un lac des Laurentides, réfléchissant au devenir des livres et de la littérature tout en pensant à ce qu'il faudra cuisiner pour le souper. C'est simple, agréable et tout sauf banal. Dans cette proximité, Major reconnaît son lecteur et le respecte.

Ces carnets sont aussi, et en majeure partie, le lieu où l'auteur reprend les mots des écrivains qui l'auront marqué dans sa vie et sa carrière. On croise fréquemment Faulkner, Flaubert, Léautaud, Cittati, Borges, Bernhard, Tchekhov et plusieurs autres. Car, reclus, Major relit les livres peuplant son jardin intérieur et écrit avec l'aide de ses maîtres, au gré de ses envies, reprenant les mots de ses lectures pour préciser ce qui l'importe ; vivant finalement avec une profonde intégrité de soi. Pourquoi une si forte relecture ? Le temps lui est de plus en plus compté, dit-il, et c'est dans le souvenir de cette littérature immortelle, celle des œuvres universelles, qu'il retrouve le réconfort, la quiétude et l'apaisement. Le goût et la saveur qu'il en retire importent à son bien-être autant qu'un étrange amour pour ces vieux objets auxquels on accorde une valeur sentimentale, « tout comme Melville révérait son vieux Montaigne, sa vieille cheminée et son vieux voisin. »

Puis finalement, que retenir de ces carnets ? Peut-être la beauté d'un unique équilibre qu'il aura trouvé entre ses deux grandes passions : l'activité manuelle et le travail de l'esprit. Major construit, entretient son jardin, ses arbres et son terrain. Il travaille le bois, la terre et n'a pas peur d'efforcer son corps. C'est un homme du bois et des livres, de la campagne et de la ville. Il nous montre ainsi le bienfait d'une vie qui ne délaisse point son héritage de la terre, ne perdant pas de vue la consolation d'une nature sauvage où l'homme en vient à s'effacer derrière la splendeur du paysage. Voilà toute l'importance, dit-il, de « ce refuge au bord de ce lac entouré de montagne où je ne cesse de me retremper le corps et l'esprit. » En contrepoids de ce labeur, Major avoue aimer tout autant reprendre son rôle de « travailleur intellectuel » et de « rêveur actif ». Il est difficile pour un écrivain de délaisser la littérature, d'en faire ses adieux, lorsque l'on a comme lui consacré toute sa vie à la puissance du langage. L'écrivain ne peut lui tourner le dos dans l'unique essoufflement des jours, son entreprise étant un perpétuel combat contre les dangers du vide. « Et je reviens immanquablement à la vie de l'esprit, qui comprend la musique, la peinture, la botanique et, bien sûr, la lecture, qui me ramène à l'écriture, ne serait-ce que de manière intermittente, par le biais hasardeux de ces notes qui finiront par constituer le livre de bord de mon combat contre le silence. » ❖